

# La négation de la fête dans la poésie de Michel Houellebecq

Loreto CASADO

*Universidad del País Vasco*

Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D.; y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 575-585, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

Entendons par fête la célébration d'une société qui tend à détruire la personne, s'appuyant sur un système économique où participe également notre culture et devant lequel peu de voix prennent la parole. Michel Houellebecq le fait, et c'est pourquoi ses livres sont polémiques. Accusé de dépressif et de réactionnaire, il l'est aussi d'insuffisance littéraire face à sa suffisance intellectuelle. Lors de sa publication en Espagne de son premier roman *Extension du domaine de la lutte*, la presse faisait de son auteur « le grand démolisseur des beaux jours ».<sup>1</sup> On ne sait pas trop bien à quels beaux jours fait allusion cette belle formule. Il est sûr en tout cas que les réactions suscitées par l'attitude de Houellebecq permettent de soulever un certain nombre de questions concernant le rôle de la littérature et en particulier de la poésie à une époque où le roman reste le genre privilégié de la lecture et de l'édition.

Houellebecq est surtout connu comme romancier, mais il écrit aussi des poèmes, des poèmes bizarres qui méritent qu'on les écoute :

« Après midi »

Les gestes ébauchés se terminent en souffrance  
Et au bout de cent pas on aimerait rentrer  
Pour se vautrer dans son mal être et se coucher  
Car le corps de douleur fait peser sa présence

Dehors il fait très chaud et le ciel est splendide,  
La vie fait tourner le corps des jeunes gens  
Que la nature appelle aux fêtes de printemps  
Vous êtes seul hanté par l'image du vide,

---

<sup>1</sup> *El País*, 20 février 1999.

Et vous sentez peser votre chair solitaire  
Et vous ne croyez plus à la vie sur la Terre  
Votre corps fatigué palpite avec effort

Pour repousser le sang dans vos membres trop lourds  
Vous avez oublié comment on fait l'amour,  
La nuit tombe sur vous comme un arrêt de mort.<sup>2</sup>

Voici un premier exemple d'une poésie habitée par une présence du corps même si flétri, coeur affaibli, membres engourdis, et par une affirmation du monde dans sa brillance possible : le monde ensoleillé des fêtes du printemps. L'homme, le lecteur, en paraît exclu. C'est à une autre fête qu'il participe : la danse existentielle, symbolisée par les danses de salon à la mode ou de la discothèque, la danse quotidienne rythmée par le pouls de l'engrenage social. Dans l'univers essentiellement urbain, décharné, fonctionnel, technologique des fictions de Houellebecq, la possibilité d'échapper au système devient très difficile, sinon impossible, le désir cependant que tout s'arrête, que plus rien ne fonctionne, se fait particulièrement manifeste. C'est le rêve qui semble inspirer ses poèmes comme ses romans.

Ce qui frappe d'abord dans la poésie de Houellebecq, c'est son recours à la forme fixe, tel le sonnet que je viens de lire, c'est cette poésie parfaitement scandée, dans laquelle le rythme marqué du vers exprimant l'angoisse du sujet est à chaque fois comme un coup de poing dans l'espace imaginaire pour percer ne fut-ce qu'un instant, le réel.

Quel sens peut-on donner à ces alexandrins, à la fin du vingtième siècle ? Après les avant-gardes, la déconstruction et la déclaration de la mort de la littérature, quel sens peut on donner à cette forme de langage poétique ? N'apparaît-elle pas plutôt comme une extravagance, comme un luxe dérisoire ?

Des poèmes de Houellebecq on en parle à peine, de même que ses réflexions sur les sujets de notre temps, littéraires et autres, recueillies dans ses *Interventions*, n'ont pas éveillé non plus l'attention qu'elles méritent. La critique littéraire continue à classer : Houellebecq est un écrivain de fiction, et en tant qu'écrivain de fiction ce sont ses romans qui intéressent. Il n'est considéré ni poète ni essayiste. Et pourtant nous voici devant un regard extralucide devant ce

---

<sup>2</sup> Houellebecq, Michel, *Le Sens du combat*, Flammarion, 1996, p. 9.

que la technologie est en train de produire derrière les mots, devant une nouvelle forme d'écriture qui ne connaîtra plus, peut-être, le support du livre :

Je ne me situe ni pour ni contre aucune avant-garde mais je me rends compte que je me singularise par le simple fait que je m'intéresse moins au langage qu'au monde. Je suis fasciné par les phénomènes inédits du monde dans lesquels nous vivons et je ne comprends pas comment les autres poètes arrivent à s'y soustraire : vivent-ils tous à la campagne ? Tout le monde va au supermarché, lit des magazines, tout le monde a une télévision, un répondeur... Je n'arrive pas à dépasser cet aspect des choses, à échapper à cette réalité ; je suis effroyablement perméable au monde qui m'entoure.<sup>3</sup>

De cette perméabilité témoignent ses poèmes : rentrer à la maison et composer un code, boulevards inondés de téléphones portatifs, paquets de mouchoirs à moitié entamés, ce sont des éléments qui situent la poésie de Houellebecq. Mais sa singularité va au delà de ces signes, reconnaissables sans doute dans d'autres écrivains de notre époque. Ces signes ne suffisent pas, il ne s'agit pas uniquement de solliciter les mots, mais le rêve qu'ils déclenchent. Et il est indispensable qu'un poète tire sa matière poétique du monde qui l'entoure et auquel il appartient. Contre l'idée que la poésie, et la littérature, sont un travail de la langue ayant pour but de produire une écriture, il énerve les poètes, surtout depuis qu'il est aussi romancier. De son côté il ne conçoit pas qu'on puisse écrire uniquement des poèmes, déplore cette tendance au jeu et au lettrisme à laquelle il est rare que les poètes de notre siècle résistent. Où se trouve donc la force poétique des poèmes de Houellebecq ?

Et bien il faudrait dire que c'est justement dans ce refus du jeu et de la fête du langage livré à lui même qu'il trouve sa plus grande originalité. Les vers mesurés et rimés de la poésie de Houellebecq ne cultivent pas la versification, mais sollicitent la mémoire : ils puisent autant dans la poésie baudelairienne que dans celle de Cendrars ou Reverdy. C'est Cendrars « du monde entier », et Reverdy évoquant « la fin d'une chanson » qui reviennent dans la poésie de Houellebecq. Son monde est froid et sans désir, un monde qui nie surtout la « fête à la Prévert », la poésie des manèges, des chansons, des jolies filles et des jeux de mots. L'auteur du *Sens du combat* reproche à celui de *Paroles* sa vision du monde plate, superficielle et fausse et il le déteste surtout en comparant ses scénarios de

---

<sup>3</sup> Houellebecq, Michel, *Interventions*, Flammarion, 1998, p. 111.

*Quai des brumes* ou *Les Enfants du Paradis*, toujours glorieux dans l'histoire du cinéma français, avec ceux qu'Antonin Artaud écrivait à la même époque et qui ne furent jamais tournés.

Deux principes importants concernant la poésie, et plus largement la littérature, retentissent dans ces remarques de Houellebecq, deux principes qui nous renvoient à Rimbaud « il faut se faire voyant » et « il faut être absolument moderne ».

Un des traits de la poésie du XX<sup>e</sup> siècle est de tourner le dos à la littérature et de se nourrir du concret et du réel. Suivant Alain Jouffroy:

Les poètes sauf s'ils travaillent simultanément à autre chose qu'à l'écriture des poèmes, oublient de plus en plus souvent d'appréhender les choses elles mêmes. Ils oublient du même coup que la poésie est d'abord perception et dévoilement simultanés du réel, expérience sensorielle de la pluralité matérielle des choses quotidiennes avant même que les mots n'en portent, éventuellement, la trace.<sup>4</sup>

La perte de la notion du temps et de l'espace, propre à la mentalité de notre époque, entraîne automatiquement la perte de la faculté de voir, dans le sens de retenir, assimiler par la mémoire. « Voir » et « retenir », sont les facultés de la poésie. Mais dans un monde trop rapide, et qui change continuellement, rien n'est plus difficile que de préserver ces facultés. Les télétechnologies, la vitesse, l'hyperactivité dans les villes et la disparition de la campagne dans l'espace de notre vie ce sont des éléments de désintégration. Une forme de rétablir le contact est de reprendre la parole, dans le sens primaire de parler, face au silence imposé par l'information médiatique. Une autre forme de résistance indispensable est de resituer le corps face à l'autre, face à la terre et au monde propre.

La poésie a le pouvoir d'élargir notre registre perceptif du temps et de l'espace.

La poésie n'est pas seulement un autre langage, c'est un autre regard. Elle n'appartient pas à la linguistique, mais à la philosophie. C'est une manière de voir le monde. A partir des thèses de Jean Cohen, selon lesquelles certaines perceptions du monde sont en elles mêmes poétiques, suivant lesquelles la poésie retrouverait l'expérience immédiate du monde, expérience plus ancienne que le propre langage, Houellebecq, ingénieur de formation, fait le rapprochement entre la poétique et la science, soulignant combien la poésie intéresse les théori-

---

<sup>4</sup> Jouffroy, Alain, *Manifeste de la poésie vécue*, Gallimard, 1995, p. 22.

ciens de la physique, comment dans une nouvelle ontologie, absolument nécessaire pour expliquer le devenir de notre monde, la poésie a son mot à dire.

Dans ce sens là on peut comprendre l'autre principe de Rimbaud : « il faut être absolument moderne ». Ce qui ne veut pas dire : être moderne, mais être absolument moderne, accordant tout le poids à la signification du verbe « être » et à l'adverbe « absolument » : être essentiellement et totalement au monde qui est le nôtre.

L'absence d'illusion, de *réalisme magique*, de chant du monde et de fête dans les romans et les poèmes de Houellebecq obéissent à une conscience pessimiste de notre réalité sociale et du manque de perspectives de la civilisation occidentale. Mais niant toute célébration, toute possibilité de bonheur il affirme tout le poids des réalités tangibles, matérielles : le corps, l'espace, l'instant.

Le jour monte et grandit, retombe sur la ville  
 Nous avons traversé la nuit sans délivrance  
 J'entends les autobus et la rumeur subtile  
 Des échanges sociaux. J'accède à la présence

Aujourd'hui aura lieu. La surface invisible  
 Délimitant dans l'air nos êtres de souffrance  
 Se forme et se durcit à une vitesse terrible ;  
 Le corps, le corps pourtant, est une appartenance.

Nous avons traversé fatigues et désirs  
 Sans retrouver le goût des rêves de l'enfance  
 Il n'y a plus grand-chose au fond de nous sourires,  
 Nous sommes prisonniers de notre appartenance.

La poésie n'est donc pas uniquement de la musique ajoutée à la prose. Ce n'est pas ça ce qui compte, comme ne le sont pas non plus les autres aspects techniques de l'écriture. Le rythme du vers apparaît dans la poésie de Houellebecq comme un regard en arrière, vers un temps qui se prête davantage au pathétique et au lyrisme, un passé qui fait partie de nous mêmes, qui nous définit aussi face à notre monde propre. Son époque de prédilection reste le premier romantisme allemand, privilégiant en particulier le cas de Novalis dans son optimisme sans limites et dans son aspiration à parvenir à une connaissance totale. Il est important dans ce sens de rappeler le rêve qui fut celui de Novalis, de Lautréamont et du surréalisme plus tard, d'un monde entièrement soluble dans la poésie. La poésie est partout : dans les nuages, la coque d'un œuf, l'ai-

mantation des métaux ou les coïncidences du hasard, disait le poète allemand. Dans les aéroports, les universités, les musées, les hangars, les grands magasins, diraient les voix de notre siècle qui s'achève, celle de Rilke, celle de Pessoa, celle de Reverdy pour lesquels « il n'y a pas de mots plus poétiques que d'autres. »

Houellebecq est sensible à cette poésie qui traverse jusqu'à l'absence et le vide de la vie la plus traquée, à cette poésie cependant qui ne se laisse pas prendre au piège de cette absence et ce vide, qui ne se complaît surtout pas, qui se faufile et s'accroche au moindre espace qui puisse loger une vibration, un rappel à l'existence ou le sentiment de la conscience du malheur :

Le but de la vie c'est d'aimer  
Chacun le dit, chacun le sait  
Tes paroles sont inutiles  
Je ne sens plus ton corps fragile

Et le but de ma vie s'efface  
Droit devant, la tour Montparnasse  
Dont les étages au ralenti  
S'allument comme un rêve englouti

Nous traversons le commercial  
Comme une enveloppe irisée  
Dont les stimuli névrosés  
Délimitent un destin brutal.

C'est notre vie, c'est notre mort  
Qui se dessinent sur les réseaux  
La ville nourrit ses bourreaux  
Et le dégoût emplit nos corps

L'exigence poétique du vingtième siècle abandonne la recherche de la pureté mallarméenne, renonce à de si nobles matériaux et a tendance, comme signale Julien Gracq, à mettre de l'*eau dans le vin* : incorporée au roman, à la nouvelle, à l'essai ou au fragment, elle est plus proche pour le lecteur de la fonction du levain que de l'élixir.<sup>5</sup> Cette poésie diluée n'exprime pas seulement un allègement des matériaux : d'ailleurs cette conscience poétique provoque en revanche, une densification de la phrase, comme on peut l'observer chez le propre Gracq, ou le recours à la forme du poème, comme c'est le cas de Houellebecq. Une

---

<sup>5</sup> Cf. Gracq, Julien, *Carnets du grand chemin*, Corti, 1992, p. 269.

poésie qui prend comme point d'ancrage la puissance du mot, après une longue période de divorce entre le langage et le monde, mais qui s'avère surtout comme regard, l'écriture n'étant qu'une de ses formes. Comme pour Novalis, la préoccupation esthétique n'est pas primordiale. Il n'y a pas de temps, le métier d'écrivain est une activité secondaire et il n'y a aucune nécessité d'écrire des poèmes. Plus que de poésie faudra-t-il parler de « fait poétique ». Le matériel poétique se définit par tout ce qui trouve un rapport avec l'homme, qu'il s'agisse du domaine de l'abstraction ou des sens. Mais tous les hommes se trouvant devant les mêmes stimulations il s'en déduit que l'essence de la poésie se situe davantage dans la réaction du sujet qui contemple, dans sa capacité de faire des associations, dans sa propre imagination et en même temps dans la possibilité de faire sentir en dehors de lui cette expérience poétique.

La poésie diluée de notre fin de siècle est chez Houellebecq aussi celle qui met de *l'eau dans la fête*, dans le sens de l'expression « aguar la fiesta », troubler la fête. Peut-elle faire autrement ? Peut-elle être gaie ? La littérature s'accommode à tout, peut fouiller parmi les ordures ou ne pas fouiller du tout et se matérialiser en écriture. La poésie sans aspirations littéraires ne le peut pas. Elle vit ailleurs. Une poésie de l'angoisse et de l'oppression a donc pu naître du monde des hypermarchés et des immeubles des bureaux. Elle ne peut pas être gaie : « Chaque individu est cependant en mesure de produire en lui même une sorte de *révolution froide* en se plaçant pour un instant en dehors du flux informatif-publicitaire ».<sup>6</sup> C'est sous le signe de cette révolution froide que se révèlent les poèmes de Houellebecq. La poésie est la traduction immédiate et naturelle de ces brefs moments dans lesquels beaucoup de gens ressentent qu'ils vivent, même si leur vie prise dans son ensemble n'a pas de direction ou de sens. C'est peut-être un des traits significatifs du poétique, face aux autres domaines littéraires qui essaient de reconstruire l'historicité du temps au moyen d'artifices narratifs. Dans la fiction romanesque classique ou dans les écrits autobiographiques le modèle linéaire du temps est privilégié. La poésie, au contraire, verbalise des segments de l'expérience qui flottent dans le vide et se transforment en des univers avec une vie propre. Dans son « rapport officiel », écrit Rafael Argullol,

---

<sup>6</sup> Houellebecq, Michel, *Interventions*, p. 80.

l'homme poursuit la sécurité, dans son rapport secret, à lui, il est un chasseur d'instant. Et cette chasse d'instant traduit tout un comportement vital.<sup>7</sup>

Brefs instants, sans continuité, mais instants de vérité dans la poésie de Houellebecq : un moment de joie, un instant de trêve, comme des vers luisants dans une prairie, qui brillent une nuit, puis disparaissent. Et le rêve, oui, de chaleur et de soleil.

Les jours de la vie sont pareils  
A des limonades éventées  
Jours de la vie sous le soleil,  
Jours de la vie en plein été.

Le ciel peut être lumineux et le monde chaud dans les poèmes de Houellebecq. « Que serions nous sans le soleil ? » se demande-t-il à plusieurs reprises. Son regard est sans pitié pour tout ce qui rappelle la couleur grise, dominante de notre vie technologique et sociale et s'étend jusqu'aux paysages verts des régions pluvieuses, privées de nuances sous un ciel éternellement gris. Mais la poésie dit aussi la grisaille, en voilà un exemple.

Maison grise

Le train s'acheminait dans le monde extérieur  
Je me sentais très seul sur la barquette orange  
Il y avait des grillages, des maisons et des fleurs  
Et doucement le train écartait l'air étrange

Au milieu des maisons il y avait des herbages  
Et tout semblait normal à l'exception de moi  
Cela fait très longtemps que j'ai perdu la joie  
Je vis dans le silence, il glisse en larges plages.

Le ciel est encore clair, déjà la terre est sombre ;  
Une fissure en moi s'éveille et s'agrandit  
Et ce soir qui descend en Basse-Normandie  
A une odeur de fin, de bilan et de nombre.

Le froid, la peur, les gares et les lundis gelés signifient ensemble chez Houellebecq. La lumière et le soleil au contraire, s'identifient au plaisir immobile qui efface tout écœurement, dégoût, stupidité de l'existence. Un poème

---

<sup>7</sup> Argullol, Rafael, *El cazador de instantes*, Destino, 1996.



dans lequel retentit, en négatif, « L'invitation au voyage » de Baudelaire, témoigne particulièrement du rêve de douceur et de chaleur qui inspire *Le Sens du combat*.

Il existe un pays, plutôt une frontière,  
Où la lumière est douce et pratiquement solide  
Les êtres humains échangent des fragments de lumière,  
Mais il n'ont pas la moindre appréhension du vide.

La parabole du désir  
Remplissait nos mains de silence  
Et chacun se sentait mourir,  
Nos corps vibraient de ton absence.

Nous avons traversé des frontières de craie  
Et le second matin le soleil devint proche  
Il y avait dans le ciel quelque chose qui bougeait,  
Un battement très doux faisait vibrer les roches.

Les gouttelettes de lumière  
Se posaient sur nos corps meurtris  
Comme la caresse infinie  
D'une divinité - matière

Recherche d'une mesure humaine, nécessité d'une dimension religieuse, même si le poète se déclare a-religieux, et affirmation d'un autre monde possible dans le nôtre, orientent la thématique de la lumière.

« Que ferions nous sans le Soleil ? » se demande Houellebecq comme Beckett se demandait dans un de ses poèmes qui synthétisent son expérience poétique « que ferais-je dans ce monde sans réponses et sans questions ? ». Sauf que chez ce dernier le seul voyage possible est à l'intérieur de soi-même et dans le silence. Continuer à dire ce que nous sommes même privés de mots et de forces est la seule survie possible, mais sa vision de notre culture exsangue n'est pas catastrophique.

La réponse de Houellebecq et tout à fait différente : l'attitude individualiste propre à notre civilisation ne s'accorde plus aux notions de la réalité et de la connaissance qui résultent de notre évolution scientifique et technologique. Il est temps de déblayer toute source d'optimisme creux et de prendre la parole. La perte de la notion de passé et de futur au profit d'une présentification, la perte de la géographie et de l'histoire sont une grave menace à la démocratie,

qui remplace la réflexion du citoyen par un acte réflexe, comme le souligne aussi Paul Virilio.<sup>8</sup> Si les sociétés continuent à avancer dans l'individualité solitaire, notre civilisation ne pourra plus résister.

C'est pourquoi la tâche des intellectuels et des poètes est d'une grande responsabilité. Il ne s'agit pas de se récréer avec une esthétique de la catastrophe ou de la déconstruction, mais au contraire, de développer des formes de critique contre la négativité. La plupart des intellectuels et des poètes se taisent ou s'installent commodément dans ce sommet technologique, d'autres prévenus devant la mondialisation se déclarent écrivains « locaux » ou du « hameau », jouant l'illusion de la résistance et de l'authentique, dans un monde qui n'échappe pas à la télévision, sauf dans ces vrais hameaux abandonnés par l'homme ou il est difficile d'imaginer un écrivain médiatique.

Le surréalisme, fut la dernière revendication collective de l'expérience poétique dans notre siècle. Après lui il n'y a eu que des réponses individuelles. La poésie n'a pas changé la vie, comme prophétisaient les surréalistes. Les manifestations de notre temps en faveur de la poésie réussissent à peine à dépasser la résignation ou le pessimisme. L'essai de Jean Michel Maulpoix *La poésie malgré tout* est le meilleur exemple de cette attitude résignée qui affirme la poésie non comme une forme de résistance active, mais plutôt comme une forme de survie dans un monde en ruines, habité par l'absence ou le désenchantement. Dans ce genre de manifestes la poésie soulage les hommes de leur pauvre condition, elle est une compensation à un manque ou une satisfaction aux caprices de l'imagination. La trajectoire symbolique du poète de nos jours serait celle d'Icare se lançant dans l'inaccessible jusqu'à brûler ses ailes pour retomber de tout son poids dans la réalité et apprendre à articuler l'infini avec la finitude, se contenter du manque d'espoir pour continuer à attendre.

Il y a des voix qui réagissent quand même devant cette résignation : Julien Gracq en est un exemple. Dans le sillage du surréalisme se trouve aussi, se trouve surtout Annie Le Brun, la seule en France à défendre contre tout, et prenant tous les risques, une vision de la condition humaine libérée de la pression sociale, la seule à tirer l'alarme sur la nécessité urgente de poésie et d'une dénonciation de toutes les causes qui tendent à la réduire. A travers la relecture de Sade, Jarry ou Roussel, elle reproduit un panorama de la littérature de notre

---

<sup>8</sup> Cf. Virilio, Paul, *Cybermonde, la politique du pire*, Les éditions Textuel, 1996.

siècle à partir des problèmes qui définissent notre monde, tels que les guerres, les nationalismes ou le féminisme, comme elle le fait dans *Appel d'air* ou dans ses articles rassemblés dans son livre *De l'inanité de la littérature* : la littérature apparaît comme une des meilleures formes d'adaptation utilisées par la société dans l'intérêt de sa propre stabilité et continuité. Rappelant les positions du surréalisme elle revendique le rôle subversif de la littérature comme forme de déstabilisation. Plus qu'une provocation, ses écrits sont une défense de la poésie, de la récupération du langage et de la puissance de l'imagination, au nom des sens et au nom du corps. Son discours critique, s'appuyant toujours sur l'image poétique est le meilleur exemple de cette poésie capable d'habiter tous les genres, dont je parlais plus haut.

Houellebecq se rapproche de cette attitude, comme il est proche aussi de Guy Debord, mais il semble parler au nom d'une autre génération. S'identifiant peu avec les poètes de son temps il partage cependant le besoin de réveiller une critique directe, agressive, libre et ne se laissant pas piéger par les normes, les codes intellectuels et les modes littéraires. Et quand on met le doigt sur la plaie, ou bien quand on n'appartient pas à une tendance ou groupe (*gay, black, écolo, rasta, punk, ou régionaliste occitan*) on est antipathique :

Chaque fois que je repère un comportement tribal, je deviens sarcastique et méchant. Je n'ai jamais pour ma part appartenu à aucune tribu, et j'éprouve le plus profond mépris pour les gens qui se laissent enfermer dans ce type d'appartenance ; qui adhèrent à une sous-culture stupide, entièrement définie par la mode et le marché, et qui refusent de communiquer en dehors de la tribu. Je veux avoir à faire à des êtres humains, se considérant avant tout comme tels. Pour revenir à un angle plus littéraire : les grands écrivains chantres de la négritude éprouveraient, il me semble, un certain malaise devant la culture *black* ; et j'ose à peine imaginer ce que penserait Proust à l'idée d'être rangé parmi les écrivains *gays*.<sup>9</sup>

Libre alors de se développer dans deux directions contradictoires : de plus en plus impitoyable et sordide en prose, de plus en plus lumineux et bizarre en poésie.

---

<sup>9</sup> Houellebecq, Michel, « C'est ainsi que je fabrique mes livres » (entretien avec Frédéric Martel), in *La Nouvelle Revue française*, n° 548, janvier 1999, pp. 197-209.